

mouvante de chapeaux et de bonnets. Alors, envahissant par files de deux de front le milieu de la voie des carabiniers partagent cette foule compacte ; ils la versent pour ainsi dire en deux talus sur les trottoirs, comme on rabat la neige sur les routes des montagnes. Le centre est donc à peu près vidé, mais inégalement ; la haie déborde ; aussi, à peine cette première opération est-elle accomplie que pour achever de dégager la rue s'élançe au triple galop un escadron de cavalerie. C'est une chose effrayante : j'ai vu des chevaux, sous la robuste poigne des dragons, se cabrer tout droits et bondir par-dessus des groupes effarés ! Après cette double expédition, la route est faite et le champ balayé.

Presque aussitôt, de la Place du Peuple où ils sont retenus par des câbles que souvent ils brisent, sont lancés sur le Corso six chevaux barbes, sauvages et nus, sans cavaliers, ni mors, ni brides : libres comme au désert. La crinière tressée, la croupe parée de pasfillons bruyants qui les excitent, l'œil ardent, l'écume à la bouche, ils enfilent au vol cette étroite et longue avenue où les maisons mêmes sont passionnées et vivantes ; ils accomplissent en un clin d'œil cette course rectiligne, effarés par les hurlements de la foule qu'ils côtoient et des populations amoncelées aux fenêtres.

Les plus rapides sont applaudis et stimulés par des clameurs qui les font bondir ; les derniers sont escortés de sifflets et de huées. Cette cavalcade franchit l'espace comme un éclair sombre ; derrière elle la cohue reprend possession de la voie, soudainement réencombrée. A l'issue de la Place de Venise les *barberi* viennent s'abattre au pied du balcon où siège le Sénateur qui remet au vainqueur le prix de la course, ainsi qu'un grand étendard de huit à douze mètres, en étoffe précieuse dont la magnificence est grande, parce que tenus, depuis le moyen âge, de fournir ce gouffanon comme redevance féodale, les Israélites de Rome ont à honneur de se montrer généreux. Le pape vénitien Paul II, qui a élargi, aligné et dénommé la rue du *Corso*, y a institué vers 1468 la cavalcade des *barberi*.

Il est difficile de comprendre que cette organisation sauvage et primitive d'une course ne donne pas lieu à d'affreux accidents ; car, entre les massifs du populaire et les coursiers barbes qui se ruent épouvantés trois ou quatre de front, il n'y a pas même un cordeau pour barrière : le souffle de ces hippogriffes brûle en passant le front des spectateurs. Ceux-ci sont tellement tassés, qu'un passant attardé sur le turf cherche en vain à faire son trou dans le bloc, et qu'on voit de malheureux chiens fourvoyés qui, échouant à se blottir entre les jambes de la foule, sont contraints de fuir éperdus, hurlant d'épouvante, jusqu'au bout du Corso le long duquel ils donnent le spectacle d'une première course, vertigineuse et plaisante, car la terreur leur a donné des ailes. Depuis plusieurs années les chevaux de ce divertissement, vainqueurs et battus, appartiennent au banquier Cecchi, tellement sûr de vaincre, qu'il ne trouvait plus de rivaux. Ses triomphes auraient amené l'abolition des courses s'il ne s'en était fait l'entrepreneur : le prix n'est donc plus une couronne ; c'est une indemnité.

Autefois, on ne se bornait pas à lancer des chevaux : Montaigne a vu courir, au *Careme-prenant*, des enfants, des vieillards tout nus, des ânes, des buffles... et des *Juifs*, d'un bout à l'autre du Corso. Chaque course était l'objet d'un prix appelé *il palo* (*pallio*), parce qu'il consistait en étoffes de drap ou de velours. Mais ce qui était mieux : les carrières burlesques fournies, « les gentilshommes couroient la *quistaine* devant les dames, entre lesquelles il y en a moins de laides qu'en France... » Cependant, ajoute Michel de Montaigne, « en France le corps est mieux fait ; car ici, elles ont l'endret de la ceinture trop lâche. »

Les chevaux disparus, la folie reprend son cours jusqu'à l'heure où l'autorité, d'un monosyllabe articulé par le canon du fort Saint-Ange, rend subitement à la raison une ville en délire. Les *confetti* cessent de pleuvoir, les cris s'éteignent ; vous ne voyez plus au Corso que tranquilles citoyens regagnant leur logis.